

"Ma très chère Blanche" de Pierre Ludovic

Ma très chère blanche, Ma bien-aimée,

J'espère que ces quelques lignes te trouveront avec une meilleure santé et que les bons remèdes du médecin du village ont chassé cette vilaine grippe qui te causait bien du tourment.

Le café de ce matin m'a été servi à la hâte comme un lépreux, qu'ai-je donc de si contagieux ? Je l'ai trouvé sans saveur, il aurait été de bon goût que je l'apprécie, il n'y en aura pas d'autre avant longtemps.

Mon vieux crayon de bois tremble, tu excuseras mon écriture. Le froid n'y est pas pour rien, je n'ai pas l'assurance habituelle, même si le plaisir de t'écrire, ma bien-aimée, reste entier. Nous voici arrivés au jour fatidique où le pouvoir des hommes, pour ne pas dire leur folie fait de moi un lâche.

Avant tout, ma douce amie, je te suis infiniment reconnaissant de toutes tes démarches, tes déplacements afin de saisir le seul homme qui aurait pu changer l'issue de notre affaire. Comme cela t'a été confirmé par Monsieur le Maire, cet officier supérieur influent qui n'a jamais froissé son bel uniforme a décidé de faire un exemple. Je ne ressens ni haine, ni colère mais une profonde tristesse de ne plus jamais caresser ta douce chevelure blonde comme les blés. Ma bien-aimée, quelle drôle d'affaire que peut être le pouvoir des hommes. Même si je n'ai eu de cesse de faire connaître Platon à mes élèves, n'en déplaise à Monsieur le Recteur, je sais maintenant que la plupart de hommes au pouvoir ne deviennent pas forcément méchants. Oui ma douce, de mon tragique statut de condamné à mort, je me permets de mettre en doute le philosophe qui m'a tant appris. Je m'n explique : durant toutes ces années où j'ai eu l'honneur d'être l'instituteur de notre village, même si j'ai toujours considéré mes élèves un peu comme mes enfants, j'ai exercé l'autorité qui incombe à ma fonction. Mon pouvoir de correction, de décision ont fait quelques malheureux, quelques déçus qui ont ressenti comme une injustice certaines de mes remarques. A chaque copie que je corrigeais sur le petit bureau de notre chambre, je tentais de tenir éloigner le plus loin possible la subjectivité. Ai-je réussi ? Je crains que non, toi-même tu m'as toujours trouvé trop sévère avec le petit Séraphin. J'entendais ainsi l'encourager, qu'il se surpasse enfin, il en a été tout autre. Pour autant cela n'a jamais fait de moi quelqu'un de méchant.

J'aime donc à penser que ce maréchal s'obstine à ma faire exécuter en son âme et conscience, qu'il reste convaincu du bien fondé de cette décision quoi qu'il m'en coûte, cela pourrait apaiser ta tristesse ma douce. Il y toujours une succession de choix, de décisions que le pouvoir que l'on exerce sur nos vies nous fait prendre. Saches, ma belle, que tu as fait tout ce qu'il fallait, tout ce qu'un homme pouvait espérer de sa femme bien-aimée, tu n'as aucun regret à avoir. C'est un mari fier de sa femme qui te l'assure.

J'espère aussi, malgré la peine qui nous inonde, que tu as pu comprendre mes choix. Je n'ai pas été égoïste, je n'ai eu de cesse de penser à toi, à nous.

Saches encore, ma douce, en arrivant dans cette horreur sans nom qu'est Verdun, dans ses tranchées infâmes, je n'ai vu que des hommes enterrés vivants, je n'étais encore qu'un instituteur. Je n'avais toujours manié que la plume et la craie.

Certes, j'ai eu le pouvoir de mettre un zéro et quelques appréciations assassines au petit Séraphin mais je ne me voyais pas user de mon pouvoir de faire sortir une balle de mon fusil et ainsi ôter une vie. Pas même celle d'un ennemi, qui n'avait de menace pour moi que le fait d'être en face. Cet ennemi connaissait les mêmes doutes que moi, ressentait la même peur, était transi par le même froid et subissait les mêmes privations.

Quel type d'homme ton mari serait-il devenu pour s'autoriser un tel pouvoir ? Quel individu aurait pris possession de mon corps, de mon âme pour se réfugier derrière les ordres reçus ?

C'était le prix à payer pour espérer avoir le plaisir de te serrer nouveau dans mes bras. Il aurait fallu que je me transforme en monstre pour peut-être t'admirer une nouvelle fois dans ta belle robe de dentelle blanche au feu de la Saint-Jean. A chaque mitraille, je me serais éloigné de moi, de nous. Si j'avais été prêt à cela, je serais devenu une « gueule cassée » de l'intérieur, de l'âme.

Combien de temps, ma douce, aurais-tu supporté cela ? Combien de temps aurait-il fallu pour nous détester à force de ne plus nous comprendre ? Même si la vie n'a pas de prix, il ne faut pas la vivre n'importe quel prix, nous valons bien plus.

Le petit instituteur de village que je suis à choisi d'avoir le pouvoir de dire non, de l'affirmer, de la clamer et ainsi entretenir l'image de notre couple, cette image qui nous a valu tant de compliments par nos voisins. Bien sûr, ma douce, des officiers s'affairent à ma ternir, me salir, ils sont vexés par ma désobéissance, mon aplomb, les arguments que j'ai osé avancer. J'ai fait face à un lieutenant fou de rage en refusant de tirer, j'ai fait face à un capitaine orgueilleux en refusant de sortir de la tranchée, reconquérir quelques mètres temporairement au prix de centaines d'hommes. J'ai fait face à un colonel lors de mon procès d'opérette, j'ai refusé devant lui qu'on me traite de lâche, je ne me suis jamais mutilé, je n'ai jamais tenté de désertier. Je ne blâme pas ces actes, à leur façon, des camarades ont dit « non » tout comme moi. J'ai exposé autant qu'il m'a été possible de le faire que je ne voulais pas combattre, que tout leur pouvoir, toutes les mesures ne changeraient rien à ma détermination. J'ai agi par amour, ils ne pouvaient donc pas me comprendre, ces gens là ne connaissent pas ce pouvoir. Manquant d'arguments, ils ont alors avancé le mot d'anarchiste, tu sais à quel point, ma douce Blanche, j'ai toujours accordé peu d'intérêt aux choses de la politique.

Certains de nos voisins vont maintenant te regarder en coin, tu verras peut-être dans leurs yeux de reproches, des moqueries. Peut-être même que notre bon abbé me refusera en son église. Ne prends pas ombrage de tout cela ma bien-aimée, dis toi que c'est l'attitude d'hommes aveuglés par une propagande que le pouvoir en place entretient par un patriotisme de carnaval. Le bleu sera toujours la couleur de tes yeux, pour eux celle que l'on discerne à peine sous la boue de nos uniformes. Le blanc, lié au patronyme de la femme de ma vie est pour le chef suprême Von Falkenhayn la couleur qui fera périr notre armée. Le rouge est celle des braises des feux de la Saint Jean, ici c'est le sang qui coule à flot dans des sillons transformés en tranchées. Ils ne peuvent rien changer à nos couleurs, à notre drapeau. Leur impuissance, ma bien-aimée, est ce qui me condamne plus assurément que ma désobéissance, ils espèrent ainsi que je sois le premier et le seul. Ils comprendront peut-être un jour que l'exemple n'a de pouvoir que s'il transcende, motive. Sinon, au mieux, c'est une contrainte, au pire une terreur.

Je l'ai appris trop tard pour le pauvre petit Séraphin, j'espère que nos chefs ne perdront pas autant de temps que moi pour s'en rendre compte. Les différents dirigeants sont devenus fou ma Blanche, mettre à profit une telle modernité au service d'un massacre où seul un inconscient pourrait savourer une victoire, alors que nos bancs d'écoliers sont fatigués d'avoir tant durés.

Je n'ai pas eu le droit de conserver ma magnifique montre à gousset que tu avais eu la gentillesse de m'offrir pour célébrer mon trentième anniversaire, mais d'après le bruit des gens qui s'affairent aux préparatifs de cette mascarade que va être la fin de ma carrière militaire, je comprends que le temps passe. Il est donc grand temps, ma très chère Blanche, de te dire à quel point ma vie à tes côtés fut pour moi un privilège, que ta bienveillance a fait de moi l'homme que je suis. Te dire aussi, ma douce, qu'il m'est indispensable de t'aimer, que mon cœur t'est acquis et que même si les hommes qui m'attendent visent ma poitrine, ils n'empêcheront jamais mon cœur de battre pour toi.

Dans quelques minutes, je prendrais place sur notre banc en pierre, à l'ombre de notre tilleul sur lequel nous avons gravé notre cœur il y a dix années déjà. Je n'aurais de cesse de t'attendre. Mais surtout, Ma très chère Blanche, ne te hâte pas.

Bien à toi ma douce.

Ton Constantin qui t'aime.